

Souvenirs de Renée Thomas

J'ai connu Renée Thomas en hypokhâgne au lycée Condorcet, l'année 1973-1974 et je me souviens avoir été frappé par sa jeunesse. J'avais eu comme professeur de Terminale Marianne Alphant, connue notamment comme auteur d'un *Monet* chez Hazan ainsi que de plusieurs romans. L'époque était dominée par ce que l'on a appelé les penseurs du soupçon et, autant que je me souviens, nous avons étudié *La généalogie de la morale*, *L'idéologie allemande* et un texte de Freud que j'ai oublié. J'avais déjà pour ma part une attirance pour la phénoménologie et, sur le conseil de Marianne Alphant, j'avais lu du Merleau-Ponty et du Heidegger, notamment le *Nietzsche*, auquel je n'avais rien compris. J'ai vécu ma Terminale dans une atmosphère de totale liberté, très caractéristique de l'époque, et je ne me souviens pas y avoir fait autre chose que de la philosophie. L'important était de faire ce qui nous importait, de dire ce que l'on avait à dire et je me rappelle avoir inséré des poèmes dans mes dissertations. Il faut dire que l'époque était marquée par un refus des contraintes de l'institution scolaire. J'avais, durant ma terminale, participé à des manifestations contre la loi Debré, dont l'ampleur m'avait frappé, et aux fameux contre-cours auxquels ce mouvement avait abouti, avec le sentiment d'avoir quelque chose à dire en philosophie alors que j'avais évidemment tout à apprendre.

J'ai alors vécu le cours d'hypokhâgne, dont j'attendais bien sûr énormément, et la rencontre avec Renée Thomas comme une sorte d'entrée dans la réalité et le début d'un véritable apprentissage. Mon rapport romantique et inspiré à la philosophie s'en est trouvé d'emblée assez violemment affecté. Renée mettait au centre de son enseignement l'explication des textes, dans laquelle elle excellait, et nous faisait d'emblée comprendre que l'on ne pouvait prétendre faire de la philosophie sans en passer par ce travail aride et patient de lecture. Alors que je l'interrogeais sur le génie philosophique, elle m'avait répondu qu'à l'exception de Nietzsche peut-être, qui était comme un météore, les grands penseurs n'étaient devenus eux-mêmes qu'au terme d'un long travail d'appropriation et de discussion de leurs prédécesseurs, ce qui me paraissait aussi décevant à l'époque que cela me semble bien sûr évident aujourd'hui. Je me souviens que nous avons étudié les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, ce qui était évidemment l'occasion de nous donner une leçon de rigueur, et la *Réponse à John Lewis* d'Althusser, ce qui paraît assez incroyable aujourd'hui mais semblait à peu près évident à l'époque. Je me souviens que la perspective marxiste, qui m'était alors assez étrangère, faisait l'objet d'une interrogation soutenue de la part de Renée. Je me souviens aussi que, à des questions sur la philosophie contemporaine de l'époque, Renée avait tracé une ligne de partage entre une philosophie centrée sur le langage et nourrie de la tradition juive,

d'une part - elle citait bien sûr Derrida - et une philosophie s'inscrivant dans la perspective marxiste, telle celle d'Althusser. A dire vrai, Renée Thomas venait de l'E.N.S. de Fontenay et l'atmosphère théorique dans laquelle elle avait baigné, dominée par l'histoire de la philosophie, l'épistémologie et le marxisme, était celle-là même que j'allais retrouver à Saint-Cloud deux ans plus tard. Je me souviens aussi qu'elle parlait beaucoup de *Les mots et les choses*, que, comme tous ses condisciples, elle avait lu de près l'année de l'agrégation, pensant naïvement que c'est ce que le jury attendait.

A dire vrai, la rencontre avec Renée m'a obligé à mettre à l'épreuve des textes mon attrait pour la phénoménologie, qu'elle ne partageait apparemment pas, à l'exception notoire de Husserl qui, à l'instar de nombre de ses collègues de l'époque, semblait être le seul à trouver grâce à ses yeux. D'ailleurs, la sortie de la traduction française de la *Krisis* par Gérard Granel, sur laquelle Renée travaillerait plus tard, a été perçue comme un événement considérable. Concernant la phénoménologie, le sentiment que j'avais correspondait en réalité à la nature de l'enseignement de Renée, délibérément limité aux textes qu'elle jugeait les plus formateurs. J'ai découvert plus tard, à l'occasion des nombreuses discussions que nous avons, son intérêt pour Ricoeur. Lorsque je l'interrogeais sur ses projets propres, elle me parlait de Ricoeur ou d'un travail sur Hegel, dont la lecture l'avait profondément marquée. Mais elle insistait également sur le fait que, compte tenu du parcours qui avait été le sien, il n'allait pas de soi pour elle de s'engager dans un travail de recherche et d'écrire de la philosophie. Autant que je me souviens, elle était en contact, au moins épistolaire, avec Pierre-Jean Labarrière, qu'elle admirait et dont nous parlions souvent car je l'avais eu comme professeur à Saint-Cloud lorsque Hegel était au programme de l'agrégation. Il est évident que la question du christianisme était loin de lui être indifférente et je me rappelle des discussions sur une formule de P.J. Labarrière dans une lettre adressée à Renée, selon laquelle « la liberté c'est l'obéissance » (en l'occurrence au pape).

Comme j'avais décidé de me consacrer à la philosophie et donc d'entrer en khâgne en option philo, je suis naturellement resté en contact avec Renée et ce jusqu'en 1991. Je me souviens que, durant ces années d'étude et une préparation à l'agrégation particulièrement éprouvante, car il n'y avait que 20 postes au concours, elle me manifesta un soutien indéfectible. Juste après l'agrégation, j'ai été son « colleur » au lycée Jules Ferry pendant plusieurs années et ai eu sans cesse des échos, par les étudiants, de son engagement profond dans l'enseignement et du prestige dont elle jouissait. Des condisciples et amis de Saint-Cloud m'ont succédé dans cette tâche et tous ont également été impressionnés par le maître à travers ses élèves. Pendant des années, Renée organisa de mémorables dîners avec d'autres anciens élèves de Saint-Cloud et parfois anciens colleurs, dont Etienne Tassin, Joël Roman, Jacques Message, Bertrand Vergely etc.. Nous y parlions de philosophie et dans la discussion, qui durait souvent très tard, Renée faisait preuve d'un enthousiasme, parfois d'une véhémence et, pour tout dire, d'une énergie qui nous laissait pantois. Nous nous sommes vus

régulièrement pendant ces années-là, qui ont été pour moi celles de l'enseignement secondaire et de l'élaboration de ma thèse. Celle-ci a été publiée en 1991 et je me souviens parfaitement lui avoir apporté avec fierté un exemplaire lors d'un dîner où nous étions assez nombreux. Il se trouve que ce dîner fut le dernier et que je n'eus plus d'elle que de lointaines nouvelles, notamment par l'intermédiaire de ma collègue Chantal Jaquet - jusqu'à celle, violente, de son décès.

Renaud Barbaras

Professeur de philosophie contemporaine à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Membre de l'Institut Universitaire de France